

Au matin, de bonne heure, Jean vient chez la mère et lui dit : — C'est fait !

Ah ! ha ! c'est très bien, lui dit-elle : bois donc, mon enfant, cette tasse de lait.

Mais Jean n'avait pas oublié la recommandation de Catherine ; il ne but pas le lait.

La mère en elle-même se courrouce et se dit : — Il ose déjà lutter avec moi, il ne tardera pas peut être à devenir le plus fort, et de nouveau elle court à son mari.

— Je veux qu'il périsse, et cette fois je lui donnerai à faire une chose dont il ne viendra jamais à bout.

Elle appelle l'enfant :

— Jean, tu selleras cette nuit les six chevaux qui sont dans l'écurie et tu les feras trotter.

Et voilà Jean tout heureux d'une besogne si aisée ; il court vers Catherine :

— Ah ! cette fois, je ferai bien tout seul ce que m'a commandé ta mère.

— Garde-l'en bien, malheureux ! ta perte serait assurée ; car un de ces chevaux est ma mère elle-même, et dès que tu l'auras sellée et montée elle te fera tomber et te tuera. Je viendrai de nouveau à ton secours ; pour cela, prends ces six brides, brides-en ces six chevaux, et tu pourras alors les seller et les monter sans crainte.

Jean court à l'écurie, bride, selle, sangle les six chevaux : l'un d'eux (c'était la marâtre), ne se laissa pas faire sans difficultés ; mais la bride était telle que toute bête qui en était touchée devait se soumettre. Jean, qui savait cela, et qui avait bridé très-solidement l'animal récalcitrant, monta dessus, le fit trotter, le conduisit à la forge, le fit ferrer, puis le conduisit à l'écurie.

Mais voilà qu'au matin la marâtre se réveille avec des fers aux pieds et aux mains... C'est alors qu'il y eut des cris et des rugissements.

— Jean péira ! s'écria-t-elle d'une voix étouffée. Où est-il ? qu'on me l'amène à l'instant.

Mais Catherine, qui avait tout surveillé et tout écouté, dit à Jean :

— Fuyons, fuyons vite ; elle nous tuerait tous les deux.

Avant de partir, Catherine s'arrache trois cils à la paupière gauche ; elle en jette un dans la chambre, un autre dans la cuisine, et le troisième sur le perron. La précaution était sage, car à peine avaient-ils franchi la porte de la chaumière, que la mère, toute remplie de rage et de soupçon, s'écria : — Catherine, que fais-tu ?

Le premier cil aussitôt répondit dans la chambre ;

— Maman, je fais le lit.

Une deuxième fois la mère demanda : — Catherine que fais-tu ?

Et le deuxième cil : — Maman, je fais la cuisine.

Enfin, la mère, une troisième fois : — Catherine, que fais-tu ?

Et le dernier cil : — Maman, je balaye le perron.

Et pendant ce temps-là, les deux enfants couraient, couraient... ils étaient déjà loin lorsque la mère eut l'idée de leur fuite. A cause de ses fers aux pieds et aux mains, elle ne pouvait courir après eux ; mais, de sa voix terrible, elle crie à son mari :

— Va chercher les enfants ; ils sont partis.

Le mari se met en route docilement.

Cependant Catherine tout à coup s'arrête ; elle a senti s'échauffer son oreille gauche ; elle dit à Jean :

— Mon père approche, il va nous atteindre, mais ne crains rien. Fais-toi gardien de ce champ de millet, et moi je serai le champ même.

Le travertissement était à peine achevé, lorsque le père arriva ; il dit au gardien :

— As-tu vu passer par ici deux jeunes gens qui fuyaient ?

— Je les ai vu passer, répondit le gardien, quand on semait ce millet.

Et le père se mit à courir de plus fort en plus fort. Eux aussi, de leur côté, se sauvèrent ; mais, quelque temps après, voilà Catherine qui sent de nouveau s'échauffer son oreille ; elle dit aussitôt à Jean :

— Mon ami, fais-toi prêtre, et je serai l'église.

Le père arrive et demande au prêtre :

— Avez-vous vu, messire, passer par ici deux jeunes gens ?

— Je les ai vu passer quand on bâtissait cette église.

Alors, épuisé de fatigue, le pauvre paysan, n'espérant plus les atteindre, s'en retourne chez lui.

Mais la mère, dans sa soif de vengeance, se met à cheval sur le manche du balai et part rapide comme l'électricité.

— Catherine aussitôt s'écrie :

— Jean, l'oreille me brûle. Fais-toi vite étang, et je serai canard.

La mère s'aperçut très-bien de la métamorphose ; mais, comme les esprits du père protégeaient Catherine et son compagnon, elle ne pouvait les faire reparaitre sous leur vraie forme : c'est pourquoi, ne songeant qu'à assouvir sa fureur, elle se mit à boire l'étang, espérant avec l'eau avaler le canard ; mais elle but tant et tant qu'elle creva. Les deux jeunes gens continuèrent donc tranquillement leur route, et ne tardèrent pas à trouver une jolie forêt où ils se décidèrent à passer la nuit. Au matin, l'endroit où ils s'étaient arrêtés leur parut si agréable, on y entendait de si doux chants d'oiseaux, on y respirait de si doux parfums, et l'on y voyait de toutes parts des fruits si délicieux, qu'ils ne demandaient que d'y passer leur vie.

Mais voilà que retentit au loin le son du cor ; ils entendent un grand bruit de chiens et de chevaux : c'était le roi qui chassait avec sa cour ; il aperçoit les enfants, admire leur beauté, leur candeur. Saisi d'un pressentiment, il appelle le jeune garçon, il l'examine avec émotion, retrouve une marque qu'à sa naissance on lui avait faite au bras, et reconnaît son fils. Les deux enfants furent en grande pompe ramenés au palais. On les conduisit à la reine, qui pensa s'évanouir de bonheur. On les revêtit d'habits convenables à leur nouvel état, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils étaient tous deux d'une égale beauté : aussi le roi et la reine ne voulurent-ils mettre aucun ajournement à leur mariage, et ce mariage, à quatre jours de là, fut célébré avec la plus grande pompe.

Et ne pensez pas, ami lecteur, que depuis lors ces jeunes gens soient morts ; ils vivent encore à l'heure où nous contons ceci. C'est du moins, ce que prétend leur légende, qui me fut racontée autrefois par deux enfants hongrois.

